

## AUTOUR DU MONDE

Nous publions ci-après une nouvelle lettre de notre jeune compatriote, M. Joseph Massue, qui fait en ce moment le tour du monde. Nos lecteurs liront avec plaisir la relation qu'il fait dans la lettre qui suit d'une partie de son voyage dans l'Inde : de Calcutta à Bénarès, la ville sainte des Indiens.

BÉNARÈS, 7 octobre 1881.

### UN MOT SUR LE CHEMIN DE FER INDIEN

Il y a trois classes de wagons. Les premières ne sont fréquentées que par les Européens et quelques riches indigènes. Les voitures sont très confortables ; les banquettes, larges et commodes, peuvent servir de lit ; de plus, la partie supérieure de chaque dossier se relève et, maintenu par deux points d'appui et une courroie attachée au plafond, forme au besoin une nouvelle couchette superposée à la première, absolument comme dans la cabine d'un navire. Dans un compartiment placé à l'une des extrémités, on trouve une fontaine d'eau glacée, un cabinet de toilette, etc.

La foule des natifs qui s'empile dans les voitures de troisième forme 97 pour 100 du nombre total des voyageurs. On les enferme à clef dans des wagons couverts et munis de grilles, comme des moutons en foire. Les femmes, *natives females*, occupent des wagons spéciaux. Le tarif de la première classe est à peu près le même qu'en Angleterre ; celui de la seconde est moitié de la première, et celui de la troisième le tiers de la seconde, de sorte qu'un voyageur payera six fois moins en troisième qu'en première. Cent vingt livres de bagages sont accordées aux passagers de première et soixante à ceux de seconde. Les stations sont solidement construites, ornées de plantes grimpanes, de roses, de fleurs et de petits jardins bien entretenus. Des *policemen*, convenablement vêtus, coiffés d'un turban marqué au chiffre de la compagnie, veillent au maintien de l'ordre. Ils font le salut militaire à tout Européen et se tiennent au port d'armes en sa présence. Dans les principales stations, on a installé des buffets où l'on peut manger des repas chauds et froids.

Le 7 octobre, à huit heures du soir, je me rendais à la gare de Howratt, et j'allais commencer mon voyage dans l'intérieur, et pour mes débuts franchir d'une seule traite les 476 milles qui séparent Calcutta de Bénarès.

Dans la nuit du 8 octobre, nous avons passé à Burdwan, ville de 32,000 habitants et résidence d'un *rajah*, le plus riche propriétaire du Bengale. Ce contribuable paye au gouvernement, pour l'impôt foncier de ses états, une rente annuelle de 400,000 livres sterling.

Nous sommes à Nawadi ; la campagne est bien cultivée. A Lakki-Serai on rejoint le Gange ; à neuf heures on traverse Patna, vieille cité mahométane peuplée de 160,000 habitants, centre du commerce de l'opium et capitale du Bohai.

La ville, pauvrement bâtie, se développe sur une immense étendue, le long de la rive droite du Gange, qu'un épais rideau de palmiers dérobe à la vue. De blanches mosquées surgissent au-dessus des toits grisâtres, partout de larges routes ombragées de beaux arbres, des étangs et des petites pièces d'eau où la population aime à se baigner.

Un peu plus loin on passe Boukipore, station civile de Patna, où l'on remarque de jolies maisons européennes, puis à Dinapore, cantonnement militaire important.

Quelques milles après la station de Bihta, la ligne traverse la Soane sur un magnifique pont, long de 4,500 pas et formé de 28 arches d'une portée de 150 pas.

Nous courons à travers une plaine interminable, moins boisée que ce matin, et découpée d'une infinité de rivières.

Une multitude d'indigènes, n'ayant pour tout vêtement qu'un lambeau d'étoffe, piétinent dans une boue liquide pour enterrer la précieuse graine. La voie est bordée de haies d'ephorbes ; les palmiers deviennent de plus en plus rares. Enfin, quittant la station Mogal-Serai, nous reprenons un embranchement de 7 milles qui vient se terminer sur la rive méridionale du Gange, juste en face de Bénarès. Il est quatre heures ; en 19 heures et pour 22 roupies (\$9.24), je viens de franchir une distance égale à celle de Montréal à Philadelphie.

Je traverse le Gange, ayant devant moi tout le panorama de la cité sainte, mais, aveuglé par les rayons obliques d'un soleil couchant, je ne le distingue qu'imparfaitement. On remonte sur la rive opposée en escaladant une falaise boueuse et, après avoir traversé de misérables faubourgs, on atteint, à quatre milles plus loin, les cantonnements anglais de Tekrole. Au détour d'une large avenue, ma voiture pénètre dans une vaste enceinte gazonnée, parsemée de vieux arbres, et s'arrête devant le péristyle d'une jolie construction flanquée de plusieurs pavillons : c'est le Clark Hotel qui m'avait été recommandé comme le meilleur de Bénarès.

### BÉNARÈS

Dans les établissements que les Anglais ont formés aux Indes, ils ont cherché autant que possible à éviter le contact de la population native. C'est ordinairement à trois ou quatre milles que s'élèvent leurs habitations,

disséminées dans un vaste emplacement planté de beaux arbres et percé en tous sens de larges voies magnifiquement entretenues. Les mouvements et les choses vraiment dignes d'intérêt se rencontrent dans la ville native.

A six heures du matin, une calèche à deux roues vient me prendre à l'hôtel. Un guide m'accompagne, nous suivons une route poudreuse, le long de laquelle sont groupées les échopes et les cabanes des indigènes, pauvres huttes de boue et de paille.

A mon entrée en ville, le fonctionnaire indigène proposé à la garde du poste de police, me salue respectueusement. Le type de la population me paraît ici supérieur à celui de Calcutta. Les hommes ont le teint plus clair, ils sont plus grands, mieux constitués et mieux vêtus ; beaucoup portent des pantalons. Leur démarche et leurs allures ont quelque chose de noble et de fier.

Après avoir suivi un certain nombre de rues populeuses, nous arrivons enfin sur les bords du Gange. Là je quitte la voiture et embarque dans un bateau que mon guide a retenu à l'avance.

Commodément assis dans un large fauteuil de rotin, installé sur la dunette, nous descendons le courant le long de la rive gauche, passant en revue lentement et tout à mon aise l'incomparable décor qui se déroule sous mes yeux.

C'est vers quatre heures du matin que les femmes de haute caste, se dérobant aux regards indiscrets, descendent au bord du fleuve pour s'y livrer aux ablutions journalières prescrites par les livres sacrés. Depuis longtemps ces dames ont regagné leur demeure, mais les *ghauts* n'en présentent pas moins une animation incroyable. Une foule bronzée, aux vêtements multicolores, se presse sur les derniers gradins. Hommes, femmes, enfants entrent pêle-mêle dans le fleuve, chacun est muni de son vase de cuivre, bien reluisant, qu'il remplit d'eau sainte et dont il s'asperge le corps à diverses reprises. Des brahmanes ventrus sèchent au soleil leurs vêtements mouillés, d'autres, abrités sous de larges parapluies, distribuent aux fidèles des colliers de fleurs jaunes que ceux-ci se passent au cou et qu'ils égrennent ensuite dans le fleuve.

Une épaisse fumée s'élève d'une plate-forme à demi ruinée qui s'avance au-dessus des eaux ; c'est là que l'on brûle les cadavres, dont les restes carbonisés seront précipités dans le fleuve, si le feu allumé par une main parcimonieuse n'a pas complètement achevé son œuvre de destruction.

Un corps humain, à moitié décomposé, descend le fil de l'eau, à quelques pieds de la barque, sans que nul y fasse attention. Plus loin, la ligne des édifices qui bordent le rivage est brusquement interrompue ; des escaliers disjoints, des *ghauts* inclinés, des tours penchées disparaissent à demi dans une vase noire et gluante. Mais partout on remarque la même animation, la même foule priant à la face du soleil, le même va et vient de groupes bizarres et de longues files de femmes portant sur leur tête de brillants vases de cuivre. Sur une étendue de trois à quatre milles, des palais magnifiques flanqués d'élégantes balustrades et de pavillons superposés alternent avec les pyramides élancées des sanctuaires hindous.

Toutes ces constructions sont assises sur une ligne imposante de hautes et puissantes murailles. Car dans la saison des pluies, le fleuve s'élève jusqu'à quarante pas au-dessus de son niveau actuel.

Bénarès étant la ville sainte des Hindous, la plupart des *rajahs* et de riches particuliers ont voulu y élever de pieuses fondations, ou du moins s'y faire construire une habitation ; de là cette longue succession d'édifices si variés de style, depuis la pagode brahmanique et le temple de Nepaul, jusqu'à la belle mosquée Purengzeb.

Tout Hindou croit que s'il meurt dans la ville sainte (Bénarès), il ira au ciel.

Deux fois, de la barque, je vois défiler ce magnifique panorama, unique au monde, puis, reprenant la voiture, je me fais conduire à la pagode consacrée à la Déesse Dourga, épouse de Siva, et patronne des singes.

Plusieurs centaines de ces animaux vivent dans le temple ou dans ses environs, errant en liberté par les rues, sur les murs des jardins ou sur les terrasses des maisons. Le temple consiste en un quadrilatère entouré d'une colonnade ouverte que domine un bel étang bordé de gradins. Du centre s'élève une élégante pyramide couverte d'une infinité de tourelles et de sculptures délicates, représentant toute la série des animaux que la mythologie hindoue a élevés au rang des dieux. On me fit voir, dans la cour, l'emplacement des sacrifices. Ce lieu est en grande vénération parmi les indigènes.

Dans l'après-midi, toujours en compagnie de mon guide, je visite la mosquée que l'empereur Purengzeb a élevée sur l'emplacement d'un temple de Vichnou. C'est avec les matériaux de ce temple, démolé par ses ordres, que le conquérant mongol a fait construire ce monument grandiose destiné, dans sa pensée, à affirmer le triomphe de Mahomet sur Brahma.

Dans le voisinage se trouve la célèbre pagode de Siva que l'on appelle le Temple d'Or. Siva est la divinité régnante à Bénarès, aucune autre idole ne compte un aussi grand nombre d'adorateurs. Son temple est une

construction basse, de mesquine apparence, situé au milieu d'un labyrinthe de rues étroites et populeuses.

Au centre d'un petit enclos s'élèvent, sur une plate-forme de pierre, trois chambres surmontées de coupes, dont deux seulement sont couvertes d'un revêtement en or, dû à la munificence de Ranjit Sing, roi de Lahore. Dans chaque chambre se dresse la borne symbolique connue sous le nom de *linguam*. Cet emblème de la fécondité universelle, que l'on retrouvera à chaque pas dans toutes les parties de l'Hindoustan, où règne le culte de Siva, est exposé à la vénération publique. Les hommes viennent déposer devant l'idole des fleurs jaunes et des graines de riz ; les femmes l'arrosent de quelques gouttes d'eau ou de beurre fondu. La contenance de la foule est fort peu édifiante, autour de moi tout le monde s'agite dans l'espoir de me soutirer quelques paisses.

Des vaches sacrées promènent leurs ennuis çà et là, fourrageant d'un air mélancolique les feuillages et les fleurs qui jonchent le sol. Le peuple, qui tient la race bovine en grande vénération, s'écarte religieusement devant ces animaux qui, sans aucun respect pour la sainteté du lieu, salissent tout sur leur passage. Des dévôts personnages recueillent précieusement ces reliques d'un nouveau genre, auxquelles ils attribuent une merveilleuse efficacité pour certains usages physiques ou spirituels.

Un enclos voisin renferme le *Puits des Connaissances*, élégante construction surmontée d'une colonnade de quarante piliers. Il s'en échappe des exhalations méphitiques, évidemment engendrées par la décomposition des offrandes végétales que les pèlerins y jettent à profusion, ce qui n'empêche pas ceux-ci de puiser sans cesse l'eau putride qu'ils boivent sur place ou rapportent précieusement dans leur pays.

Les environs du Temple d'Or sont riches en sanctuaires d'un beau travail, parmi lesquels je me contenterai de citer celui dédié à la déesse Ampurna, que ses adorateurs invoquent pour se préserver de la famine.

A l'autre extrémité de la cité s'élève l'observatoire, fondé en 1680, par Jey Sing, astronome distingué et roi de Jeypore. Cet observatoire, bien que fort délabré, offre au visiteur un intéressant spécimen d'une noble et élégante architecture. Sur la terrasse, on remarque des cartes célestes gravées sur des dalles en marbre et de gigantesques instruments en pierre. Du haut d'un balcon finement découpé, on aperçoit le magnifique palais du Maharajah de Bénarès, auquel les Anglais font une pension de deux millions de roupies en échange des États dont il a dû céder à la souveraineté.

Accompagné de Pursotum (mon guide), je complète ma visite de Bénarès par une promenade à pied à travers les bazars du quartier commerçant. Les rues sont tellement étroites, que la circulation en voiture y serait impossible. Elles sont dallées, bordées de hautes maisons de pierres avec balcon aux étages supérieurs. Quelques-unes se distinguent par une façade richement sculptée ; d'autres sont couvertes de peintures à fresques représentant des scènes religieuses, des fleurs ou des dessins géométriques.

Les boutiques sont petites et obscures, ce sont des espèces de fours ou plutôt de niches creusées dans la muraille à trois ou quatre pieds du sol de la rue. Le marchand, abrité par un auvent, se tient en dehors, accroupi sur un petit mur faisant saillie et couvert de nattes.

Je visite quelques bazars où se vendent de belles étoffes de soie et de velours brodées d'or, de fines mousselines constellées de paillettes métalliques, des objets en laque, des idoles de bronze, des vases et des plats de cuivre merveilleusement ciselés.

En retournant à l'hôtel, je visite le collège de la Reine, bel édifice gothique, construit au centre du jardin ; on y remarque un musée indien et une riche collection de manuscrits orientaux.

Je ne voudrais pas quitter Bénarès sans faire une visite aux ruines Bouddhiques de Sarnath, à quatre milles des cantonnements anglais.

Deux vieilles tours ruinées, dont l'une est encore revêtue en partie de sculptures intéressantes, sont tout ce qui subsiste de l'antique cité qui florissait sur cet emplacement au quatrième siècle de notre ère, et dont l'importance devait être considérable, ainsi que l'attestent les débris qui s'élèvent aux alentours.

Bénarès, comme je l'ai déjà dit, est la métropole religieuse de l'Inde. Son origine remonte à la plus haute antiquité. Elle était déjà ville sainte il y a 2,500 ans. Aujourd'hui, elle renferme 5,000 pagodes et temples hindous et 350 mosquées. Sa population est de plus de 180,000 habitants.

Son industrie est variée, tels que les étoffes de soie, de coton et de laine. Son commerce se fait en diamants et en pierres précieuses.

Dans la soirée du 9, la lune brillait du plus vif éclat à travers le feuillage des grands arbres. Longtemps je restai étendu sur un des fauteuils de la veranda, me reposant des fatigues du jour.

JOSEPH MASSUE.

(A suivre.)